Document generated on 07/11/2025 8:06 p.m.

Dalhousie French Studies
Revue d'études littéraires du Canada atlantique

Dalhousie French Studies
revue d'études littéraires du Canada atlantique

Kociubińska, Edyta (éd.). Romanciers fin-de-siècle

Vittorio Frigerio

Number 120, Winter 2022

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1089982ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1089982ar

See table of contents

Publisher(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (print)
2562-8704 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Frigerio, V. (2022). Review of [Kociubińska, Edyta (éd.). Romanciers fin-de-siècle]. *Dalhousie French Studies*, (120), 141–144. https://doi.org/10.7202/1089982ar

All Rights Reserved © Dalhousie French Studies, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

d'art, mais d'un art tensionnel, nerveux, tiraillé, jamais trop sûr de ce qu'il peut espérer réaliser, 'labyrinthe convoité où tout vous prive / vous comble', lit-on dès le poème liminaire (7). Et c'est là que le caractère essentiel du *poïétique* se confirme : il est détermination, scène de lutte, de relativité, d'une prétention fragile mais résolue et follement visionnaire, acte et lieu où, lit-on dans *Art poétique*, 'pertuiser en tous sens l'entassement des mots / qu'y pousse un peu de vert des choses vivrières / réenracinées soient les vertus ouvrières / et irrigué à neuf le poème Vermot' (15). Les poèmes de *Dedans Dehors*, actes, surtout, d'étrange verdoiement, de reverdissement, d'un réel ressuscité, actes également de verdeur, de vivacité, de revigoration, actes qui fondent un lieu débordant de virtuel, de *virtù*, de vertus improbables et splendidement bariolées.

Michael Bishop *Dalhousie University*

***

Kociubińska, Edyta (éd.). *Romanciers fin-de-siècle*. Leiden-Boston : Brill-Rodopi, 2020. 205 p.

Il est parfois tout à fait rafraîchissant de tomber sur un ouvrage critique portant sur un genre ou une période qui n'affirme pas dans son introduction vouloir renouveler ou refonder sur de nouvelles bases théoriques ou épistémologiques l'objet de son étude. C'est le cas de ce recueil d'articles sur une brochette de romanciers finiséculaires, réunis par Edyta Kociubińska dans le but d'inspirer « à poursuivre la réflexion et les recherches qui dévoileront d'autres secrets et mystères cachés dans les ouvrages de l'époque » (XVIII). Le fait est que secrets, mystères et plaisirs plus ou moins inavouables abondent effectivement dans l'univers d'une richesse et d'une complexité extraordinaires de ces deux décennies si fécondes, et en même temps si oubliées, sauf quelques grands noms qui ont surnagé, de la littérature française. Les découvertes commencent en effet dès le premier chapitre, que Marie-France de Palacio consacre à « Nonce Casanova : les Faces (désespérées) de l'Être ». Elle y présente et analyse deux romans, *L'Image des ténèbres* et *Le Sanglot*, de ce romancier maintenant tellement oublié que pour le présenter, l'auteure doit faire appel au jugement d'un critique si possible encore davantage effacé de la mémoire littéraire : Gérard de Lacaze-Duthiers ! Ce qui permet la redécouverte d'un auteur au vocabulaire mirifique, absurdiste et « surréaliste avant l'heure » (9), dont les ouvrages regorgent d'« obsessions macabres » et de « complaisances horrifiques » (10). Casanova, fasciné par le néant et perclus de doutes quant à l'utilité de toute exploration intellectuelle, « pénétré de l'inutilité de tout » (12), apparaît à travers ces pages pleines de sympathie comme le « grand écrivain mineur » qu'il était sans doute.

Aurélien Long, dans « Georges Darien : un anarchiste sous le signe de la décadence », exhume un autre spécimen remarquable de ces temps complexes dans la figure de cet individualiste acharné, qui rejetait toute étiquette, y compris celle d'anarchiste, qui lui convenait pourtant à merveille, et qui, nous montre-t-on, concevait son activité littéraire come « un combat contre la décadence » (19), vue comme manifestation de l'hypocrisie bourgeoise omniprésente. Darien ressort ici tel qu'il était, sorte de barbare énergique animé d'un désir ardent de faire table rase de tout, seul projet sensible en une « époque faite d'infamies et d'injustices » (25).

Le chapitre 3, « Un mystère emblématique : le cas Luis d'Herdy (1875-1902) », de Manon Raffard, figure une sorte d'enquête pour retrouver les traces de cet inconnu, guère illustre, auteur d'une « œuvre multimodale » (35), poète, compositeur et romancier. À travers la discussion des romans de cet écrivain oublié, qui fait de questions d'identité, surtout sexuelle, le cœur d'œuvres mettant en scène des personnages qui « jouent constamment la carte du travestissement et de l'ambivalence » (40), la critique s'attelle à ébaucher « les contours d'une poétique générale de la fin-de-siècle » (33). Ressort en

particulier dans la démarche de d'Herdy (de son vrai nom Louis Didier), un amour insatiable des renvois, des allusions et de l'autoréférentialité, qui forme une sorte d'« art poétique de l'appropriation » (46), visant le rêve ou « le fantasme de l'art total » (44).

Fabrizio Impellizzeri évoque quant à lui le fantôme particulièrement évanescent de « Jean de Tinan écrivain "nègre" à l'ombre de Willy », qui « représente le prototype même des jeunes dandys ambitieux et flâneurs de son temps » (53). Auteur – pour le mari de Colette, qui a su mettre sur pied une véritable usine littéraire, fabriquant des best-sellers à la chaîne – de deux romans, ce jeune homme à la santé fragile, qui mourra à vingt-quatre ans, apparaît ici comme une sorte de précurseur de l'autofiction. Tout en écrivant pour autrui, et sur la base d'un canevas sommaire fourni par Willy, qui exige une production rapide mais paie bien, Tinan parvient inscrire dans ses romans à la fois son caractère et son monde. Ainsi, derrière le masque de Willy réapparaît la figure élégante et fidèle de ce prête-plume à la carrière trop brève, qui reflétait dans ses personnages sa propre nature, ses milieux, ses fréquentations, au point que ses ouvrages « se transforme[nt] en une constante mise en abyme » (62).

Yoann Chaumeil consacre son chapitre à « Léon Bloy et l'envers de la sécularisation », pour montrer comment cet auteur foncièrement peu commode peut concevoir le processus de sécularisation dans lequel est engagée la société de son temps comme un signe de la fin d'un monde, et de l'avènement de la parousie qu'il désire de toute son âme torturée. Le critique passe en revue « les très nombreuses mythologies dégradées que propose la fin du siècle » (68) pour illustrer la chasse que fait Bloy à la religiosité dévoyée, fille de la révolution, qu'il trouve à tous les coins de rue. De la fête nationale du 14 juillet – Marianne contre Marie – à l'érection de la tour Eiffel, « Babel de fer », l'ennemi de la modernité identifie et conspue « cette mutation du religieux qu'il dénonce comme une altération de la religion » (78).

C'est sur un « petit naturaliste », fidèle disciple du maître de Sedan, que se concentre Federica D'Ascenzo avec « Variations sur le thème de la déconstruction dans l'œuvre romanesque d'Henry Céard », en analysant deux de ses romans, *Une belle journée* et *Terrain à vendre au bord de la mer*, « le livre sur rien et le roman total » (80). Le premier, exemple le plus achevé des conceptions naturalistes, d'une « pauvreté diégétique » (81) remarquable, qui sent son Flaubert à une lieue. Le deuxième, sorte de roman-fleuve aux intrigues complexes et aux personnages fort nombreux. Mélange de pessimisme schopénauérien, de lucidité flaubertienne et de critique antibourgeoise, le roman de Céard incarne une « esthétique réaliste du désenchantement » (91) qui a bien droit de cité pendant l'époque décadente.

Le chapitre 7, « Octave Mirbeau romancier : les paradoxes d'une écriture entre deux siècles », dû à Marie-Bernard Bat, présente le moment finiséculaire de l'« imprécateur » bien connu, montrant un Mirbeau qui essaie de se distancer d'un naturalisme essoufflé et tente, à travers des romans mettant en scène des personnages d'écrivains et d'artistes, de réfléchir tout en écrivant à l'esthétique qu'il se construit. À la satire et à l'allégorie, versions mirbelliennes de l'engagement, une fois que l'auteur se rapproche des anarchistes, et dont *Le Jardin des supplices* est l'exemple le plus réussi, suivent, au gré des explorations, une apothéose de la voiture aux tons proto-futuristes, et un roman animalier qui tente un retour vers la nature. Complexité de Mirbeau, chez qui seule reste toujours une voix qui est bien la sienne, et « le tempérament comme pivot du génie » (99).

Au chapitre 8, Noëlle Benhamou analyse « *La Maison Philibert* de Jean Lorrain : entre réalisme et décadence », dans le but de retrouver la littérarité de l'œuvre derrière la valeur documentaire généralement attribuée à ce roman, exploration des bas-fonds de la prostitution parisienne de 1900. Comme tant d'autres de la même époque, dira-t-on – encore moins étudiés et à tort, dirons-nous, telles certaines œuvres d'Oscar Méténier.

Mais Lorrain, avec ses qualités propres, ressort ici comme un Proust d'avant Proust, en particulier pour sa représentation de la prostitution masculine. Livre qui « se présente au carrefour de plusieurs esthétiques et de divers genres littéraires » (116), son roman est présenté ici comme un « étrange *monstre* » (120) qui vaut qu'on fasse l'effort de le fréquenter.

Avec Anita Staroń ("Artistes de la vie : les femmes créatrices chez Rachilde »), on découvre au chapitre 9 le parcours accidenté de cette écrivaine *sui generis*, à une époque où les bas-bleus se faisaient éreinter par Barbey et les Amazones massacrer par Han Ryner. Rachilde, écrivaine « virile », fait exception, ce qui ne fait pas d'elle pour autant une féministe. Elle représente volontiers des femmes dans ses romans, mais rarement des femmes artistes ou écrivains. Ses héroïnes sont créatrices néanmoins, mais « dans une sphère non matérielle » (120), faisant de la vie elle-même une œuvre d'art. À travers ces personnages on explore la quête d'idéal de l'« androgyne des lettres », qui constitue « un cas bien particulier par rapport à la littérature féminine à laquelle elle appartient tout en s'y refusant » (136).

On reste chez les écrivaines au chapitre 10, où Camille Islert présente « *Une femme m'apparut* de Renée Vivien : paroxysme ou parodie fin-de-siècle ? ». Mais Vivien, auteure de ce roman qui apparaît comme un « véritable concentré de *topoi* fin de siècle » (140), lesbienne avérée qui ne se cache pas, a laissé bien moins de traces que sa plus respectée collègue Rachilde. Son roman, que l'on analyse ici « à l'aune des théories *queer* sur la parodie et la subversion des discours dominants » (141), collection paroxystique et caricaturale de thèmes décadents, réserve une place particulière au thème du double. Roman faussement stéréotypé, *Une femme m'apparut* se révèle comme le lieu d'une réflexion « métalittéraire tout à fait moderne » (146) où le dédoublement constant est le signe de la « lutte de l'énonciation lesbienne pour sa propre construction » (152).

Le chapitre 11, de Julie Moucheron, traite de la Poétique d'une passion fin-de-siècle : l'*eros* marmoréen dans *Aphrodite* de Pierre Louÿs », roman qui exploite la veine d'un « hellénisme esthétisant » (153) typique de l'époque et où l'érotisme et la passion prennent le pas sur l'amour, dans une architecture narrative exigeante et réfléchie. Mais chez Louÿs, « comme c'est le cas dans de nombreux romans fin-de-siècle, l'Antiquité est […] surtout rhétorique et constitue une sorte de réservoir privilégié de valeurs idéologiques, politiques ou esthétiques » (158). L'hypothèse est ici que « l'Antiquité de Louÿs […] traduit un désir de confort affectif et idéologique » (161). Recherche de confort qui n'exclut pas une misogynie certaine et des penchants érotiques qui ne sont guère incompatibles dans l'univers décadent.

Warren Johnson – « Dédoublement, séduction et idéal chez Catulle Mendès » – offre une lecture parallèle des romans *Zo'har* et *La Première Maîtresse* à l'enseigne de ces trois concepts, et de celui de la transgression, opposés à la perspective horrifique d'une vie bourgeoise, sort pire que la mort. L'inceste apparaît ainsi comme un « élan vers un idéal d'unité, d'harmonie et de perfection » (167) dans les romans, parfois à la limite de la parodie, de ce grand admirateur de Hugo perdu dans la fin-de-siècle.

Le chapitre 13, d'Edyta Kociubińska (« Le dandy fin-de-siècle en proie à la névrose : les (més)aventures de Jean des Esseintes dans *À rebours* de Joris-Karl Huysmans »), explore cette figure devenue pratiquement proverbiale du parfait névrosé, représentation de l'esthète décadent par excellence, individualiste exacerbé souffrant du « mal de la fin-de-siècle » (177). Mais la névrose, comme on le voit ici, témoigne aussi de la persistance des thèses déterministes du naturalisme que Huysmans est en train de tenter de dépasser. Le chapitre fournit un tour d'horizon fort documenté de ce mal à la mode, réservé aux esprits d'élite, qui montre bien qu'en réalité « la névrose est révolte contre l'existence » (187).

Le mot de la fin revient à Jean de Palacio, avec « Le somptuarisme de la décrépitude : sur un roman d'Hector Fleischmann ». Il nous y fait découvrir un écrivain « inconnu, même dans son propre pays » (191), auteur cependant d'une quarantaine de volumes à thème surtout galant ou libertin, de poèmes, et du roman dont il est question ici, qui met en scène « le dernier Dandy », reliant idéalement 1830 à la fin-de-siècle et prouvant une fois de plus – si besoin était – que tous les bons et beaux livres ne figurent pas nécessairement dans les minces annales de l'histoire littéraire officielle.

Ce recueil, on l'aura compris, offre une série fascinante d'aperçus qui témoignent de la variété et de la richesse étonnantes et encore insuffisamment appréciées de cette période, qu'on considère parfois à tort comme un simple moment de transition sans autre importance qu'archéologique. Il offrira une introduction fort utile à tout lecteur qui découvre pour la première fois la fin-de-siècle, et de belles surprises même aux explorateurs plus expérimentés.

Vittorio Frigerio *Dalhousie University*

***

Kosuch, Carolin (ed.). *Anarchism and the Avant-Garde. Radical Arts and Politics in Perspective*. Leiden-Boston: Brill-Rodopi, 2019. 280 p.

What is an avant-garde? Who gets to determine it? And what kinds of connections may exist between political and literary, or artistic, avant-gardist movements? These are not new questions by any means, and possibly even less so when dealing with the relationships between one of the modern era's most controversial political ideologies – anarchism – and the numerous cultural movements that were born, developed, and eventually faded away during its heyday, between the late 1880s and the Second World War. This collection of essays provides the reader with a wide range of studies connecting this political philosophy with several important players in the field of culture, mostly regarding France. The main issues raised by practically all contributions are summarized in the introduction in three basic points: cross-pollination, the limits of convergence, and anti-authoritarianism as the main site of intersection.

Part 1 ("Frictions: Aesthetics or Politics") starts with a chapter by Richard Shryock, "The Symbolist Movement: Anarchism and the Avant-Garde in *Fin de Siècle* France", where the author goes back over the well-travelled terrain of the connections between anarchists and symbolists during and after the "terreur noire" of the 1890s. It provides a fairly complete overview of the studies on the intersection of the two movements – particularly as seen from the perspective of anglophone critics. As such, this chapter will serve as a useful introduction to the subject for those who approach it for the first time, highlighting as it does the sometimes very different takes on who influenced whom and to what extent, and the interminable nature of this dispute, where the only thing that can be said with any degree of certainty is that "the back and forth itself is a reality" (27).

The second chapter, Mark Antliff's, "Egoism, Homosexuality, and *Joie de vivre*: Jacob Epstein *Tomb of Oscar Wilde*", offers an unusual close study of the design and meaning of Wilde's tomb at the Père Lachaise Cemetery, in Paris, a monument that caused quite a stir at the time. Antliff evokes the protest led by André Colomer and the *Action d'art* group in favour of the monument, which had been censored by the city government for supposed immorality. The chapter provides useful and thorough background to present the *Action d'art* journal's "promotion and defense of Epstein's sculpture" (59) in the name of typically anarchist notions of free love and sexual liberation, and analyzes Colomer's philosophy as a combination of "Stirner's egoism through the lens of Bergson's metaphysics and Wilde's aestheticism" (62). Given the importance of the artists and writers involved in this group – in particular Gérard de